

figure pâle, telle qu'il l'avait vu dans le bois venir à lui et le poursuivre.

Il fut alarmé et jeté dans un état de véritable perturbation par de simples bruits provenant de causes toutes naturelles : mais il semblait qu'il fallait la présence d'Hélène, et minuit sonnait à l'horloge de la tour pour évoquer le spectre, dont il avait attendu l'apparition, avec une telle épouvante.

Quand mademoiselle de la Roseraie, suivant la direction indiquée par Rivolat, aperçut le fantôme qui s'avavançait, elle reconnut, en un instant, que c'était non un spectre, mais le duc de l'humanville, qui se promenait. Convaincue naturellement que sa présence en pareil lieu, et à pareille heure, en compagnie d'Ernest Rivolat, lui paraîtrait suspecte, elle s'était enfuie, laissant à celui-ci le soin de se tirer d'affaire le mieux qu'il pourrait.

Rivolat n'était pas encore remis de sa terreur quand le duc arriva près de lui, et s'arrêta, en laissant échapper une exclamation de surprise.

—Comment c'est vous, Rivolat ? dit-il. Que diable faites-vous ici ?

Rivolat poussa un soupir de soulagement. Il passa la main sur ses yeux, et puis se redressant, il essaya de rire.

—Le fait est, duc, répliqua-t-il, que j'ai l'habitude de veiller tard. Je ne puis dormir quand je me couche de bonne heure, de sorte j'ai allumé un cigare, et que je suis descendu pour tuer le temps, et...

—Et pour autre chose encore, suggéra le duc brusquement.

—Quoi donc ? demanda Rivolat d'un ton sec.

—J'ai vu un jupon qui vous quittait, répliqua le duc sur le même ton.

—Un jupon ! répéta Rivolat.

Il jeta les yeux le long de la terrasse, à droite et à gauche. Il y avait une espèce de vapeur dans l'air, et comme il le savait par sa propre expérience, il était presque impossible de distinguer quelqu'un même à une distance comparativement faible.

Il savait, en outre, que le duc avait la vue courte et il demeura convaincu qu'il n'avait pu reconnaître Hélène, en supposant même qu'il l'eût aperçue. D'ailleurs, elle était enveloppée dans un manteau, et sa tête était cachée dans un capuchon.

—Je suis sûr d'avoir vu là un jupon, poursuivit le duc.

—Allons donc ! répliqua Rivolat en riant, vos yeux vous ont trompé.

—Je ne crois pas, dit le duc avec assurance.

—C'est qu'alors vous avez un pouvoir que je ne possède pas, et que je ne désire pas posséder, répliqua son adversaire.

—Quel est-il ?

—Celui de voir des objets surnaturels. C'est sans doute l'esprit de la Tour-Blanche qui vous est apparu.

—Quelle plaisanterie ! s'écria le duc. Il n'y a assurément pas de sottise superstition attachée à cette maison.

—Si, certainement. N'avez-vous donc jamais entendu parler de l'esprit qui hante ces murs.

—Non, jamais, sur ma parole, répondit le duc, à moitié mystifié.

Rivolat se mit à rire et à déclamer, avec une solennité moqueuse des vers d'une ancienne ballade.

—Absurde ! s'écria le duc avec impatience.

—Vous n'y croyez pas ? demanda Rivolat.

—Non, répondit-il sur le même ton.

—Le fait est, duc, continua Rivolat, que vos yeux ont dû être trompés par un rideau

de vapeur ou une ombre produite par la lune : car je vous assure que j'étais bien seul ici, plongé dans de profondes réflexions, méditant sur mes péchés passés, me promettant de me réformer, de devenir plus sage, plus posé, et enfin de me marier.

Le duc toussa.

—Vous marier ! répéta-t-il.

—Me marier ! dit Rivolat.

Tous deux pensèrent, à ce moment, que ce serait une excellente chose que de faire connaître leurs intentions à la main d'Hélène, et d'écraser ainsi, une fois et pour toujours les prétentions de l'autre.

Il y eut un silence d'une minute. Ernest Rivolat tendit un cigare au duc.

—Je sais que vous fumez, duc, dit-il ; allumez cela. C'est un moyen d'empêcher l'air froid de vous entrer dans la gorge.

Le duc prit machinalement le cigare, l'alluma et tira deux ou trois bouffées de fumée qui l'enveloppèrent comme d'un nuage.

Puis, tandis que la vapeur s'élevait en spirales au-dessus de sa tête, il dit :

—Je crois que je vous connais assez, Rivolat, et que vous n'êtes pas homme à faire un mariage insignifiant. Il faut que vous ayez rencontré un excellent parti ? Moi aussi, j'ai pris une résolution : comme vous, je me suis décidé à faire une fin.

—Je m'étonne que ce ne soit pas fait depuis longtemps ! fit observer Rivolat, dont l'agitation augmentait à mesure qu'il approchait du moment de l'explosion. Sans doute, ajouta-t-il, votre choix s'est arrêté sur l'héritière de l'une des plus nobles familles de France.

—Non, répondit le duc en hésitant. J'aurais pu le faire, sans doute, mais je crois que je ferais mieux.

—Mieux, monsieur le duc ! s'écria Rivolat, avec un accent de réelle surprise.

—Au point de vue de mes intérêts personnels, bien entendu, répliqua le duc. Vous voyez, Rivolat, que mes propriétés sont, en partie, situées de ce côté,—de fait, qu'elles viennent toucher celle-ci. Si les terres de Romilly venaient s'ajouter aux miennes, je serais le plus grand propriétaire du pays. Je ne pourrais espérer rien de pareil en prenant une femme dans les grandes maisons dont vous parlez : et, vous le savez, comme addition à ces propriétés, j'aurais une femme jeune, élégante, et dont la naissance ne laisse rien à désirer.

—Dois-je comprendre, monsieur le duc, que c'est à ma cousine, mademoiselle Hélène de la Roseraie, que vous faites allusion ? dit Rivolat.

—Sans aucun doute, répondit le duc avec assurance.

Il sentit qu'il avait amené la question au point où elle ne pouvait manquer d'avoir une solution.

—Puis-je vous demander, sans indiscretion, si vous avez offert votre main à ma cousine ? demanda Rivolat en luttant contre l'excitation qui l'emportait.

—Non, non, pas exactement offert, pas encore, répondit le duc avec un certain embarras. Mais mon intention est de le faire aussitôt que l'occasion et les circonstances le permettront. Vous comprenez, Rivolat, que les morts qui ont eu lieu si récemment m'obligent à ne pas montrer une précipitation qu'on aurait le droit de regarder comme indécente.

Cependant, je crois pouvoir dire que mademoiselle de la Roseraie n'ignore pas mes intentions.

—Et elle les éprouve ? demanda Rivolat vivement.

—Je crois pouvoir vous répondre que j'en suis à peu près sûr, répliqua le duc.

Il y eut un moment de silence, et puis le duc ajouta :

—Avez-vous une opinion à exprimer là-dessus, Rivolat.

—Rien, à présent, répondit celui-ci froidement.

Puis il ajouta en frissonnant :

—Je me sens glacé jusqu'aux os, et je vais rentrer. Bonsoir, monsieur le duc.

Il s'éloigna d'un pas rapide, et le duc, le sourire sur les lèvres, le suivit des yeux.

—Je ferai la proposition demain matin, murmura-t-il.

Il suivit la direction que Rivolat avait prise, et entra dans la maison. Il trouva les domestiques qui l'attendaient, et il se rendit de suite dans son appartement.

Le valet de Rivolat avait obtenu pour son maître une autre chambre. Elle était située dans la même aile des bâtiments que celle qu'il avait refusée ; mais, quoiqu'elle fût moins confortable que celle du baron de Romilly, Rivolat avait lieu d'espérer qu'il y serait mieux à l'aise.

Il sentait qu'il lui aurait été impossible de dormir dans la chambre où était mort l'homme qu'il avait si lâchement assassiné.

Mais, sous un certain rapport, il ne gagna guère au changement, car il lui fut impossible de fermer les yeux. Il s'agitait sur son oreiller, au point d'en avoir la fièvre.

Ce qui s'était passé entre lui et le duc le tourmentait beaucoup. Il avait le pressentiment que l'intention d'Hélène était de le jeter par-dessus bord et d'épouser le duc. Si elle faisait cela, le crime dont il s'était rendu coupable, se trouvait, au point de vue de ses intérêts, avoir été commis en vain. Il grinça des dents et s'arracha les cheveux. Il était tellement encombré de dettes que la fortune seule de la Tour-Blanche pouvait le sauver et le remettre à flot. Il était partout entouré de harpies qui ne retenaient leurs griffes de vautour que dans l'espoir qu'il allait épouser une riche héritière. Le diable seul aurait pu dire de quoi il n'était pas menacé. Il inventa des projets sans nombre, dont il comprenait ensuite l'inanité. Il avait le cerveau en feu, les tempes lui battaient avec violence, et les heures succédèrent aux heures sans qu'il pût trouver un instant de sommeil. Le moindre bruit, le son de l'horloge de la Tour du château le faisaient tressaillir, et, à chaque minute, il croyait entendre une voix qui lui disait que l'heure du châtiement était venue.

Enfin, accablé, épuisé, il s'endormit à l'heure où les autres se préparaient à se lever, et il était midi quand son valet Baptiste se hasarda à venir le tirer d'un cauchemar affreux.

Il se jeta à bas de son lit et se laissa habiller, comme s'il était sur le point d'être conduit à l'exécution.

Il descendit dans la salle à manger, où le déjeuner était servi. Hélène y était ; la duchesse douairière et son fils, le duc, y étaient ; M. Dorville et quelques autres personnes dont il ne s'inquiétait fort peu, y étaient aussi. Il alla prendre un siège, et observa que son entrée n'avait excitée aucune attention particulière, et que son visage hagard, —qu'il savait être très-pâle,—n'était l'objet d'aucune remarque.

Il vit, il est vrai, qu'Hélène le regarda plusieurs fois à la dérobée, tandis que le duc avait les yeux tournés d'un autre côté, et il crut remarquer que ses traits prenaient alors une expression d'intérêt.

Et cependant, elle avait l'œil brillant ; sa figure était radieuse, et il ressentit un coup au cœur en s'apercevant qu'elle jouait, comme sans en avoir conscience, avec une superbe bague qu'elle avait au doigt.